TEMPERATURE

Du 27 juin 1902.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	86	30
Midi.....	90	32
3 P. M.....	88	31
6 P. M.....	90	32

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 27 juin—Indications pour la Louisiane—Temps — pluie et plus frais dans la partie est samedi ; vents du sud-est devenant nord-ouest.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Petite Bleue.
Les mines de diamants du Cap.
Les Mots qui Restent.
La Chambre d'Honneur.
Le Calvaire d'Agnès, feuilleton du dimanche.
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

LES

Devoirs Nouveaux

DE LA

REPUBLIQUE AMERICAINE.

Voici enfin réglée, par le Congrès, d'accord, croyons-nous, avec l'Exécutif, la question du canal isthmique ; seulement, il ne passera pas par le Nicaragua, comme il en était convenu tout d'abord, mais par Panama, au-dessous de l'Amérique Centrale, et dans une des Républiques de l'Amérique du Sud.

Voilà qui est fait ; n'en parlons plus et, surtout, gardons-nous de lui faire opposition.

Ce n'est pas là la réalisation de notre rêve, mais, comme on l'a dit récemment, avec raison, vaut mieux le canal de Panama que l'absence de tout canal.

Reste à savoir si les partisans du nouveau projet sont sincères, et s'ils ne l'ont pas adopté, en vue d'ajourner indéfiniment la mise en application du problème. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir à cet égard.

En tout cas, du choix de Panama, comme voie de communication interocéanique, il résulte pour l'Union un grand devoir à remplir.

Le canal va traverser des régions sujettes à bien des révolutions. Le gouvernement de Washington ne l'ignore pas. Il s'est engagé solennellement à entretenir l'ordre le plus parfait et la plus complète liberté de passage dans les régions que traverse le canal.

Tiendra-t-il ici sa parole, comme il l'a fait en ce qui concerne la question cubaine ? C'est la question que se posent en ce moment bien des esprits.

Il ne se passe pas de semaine, on le sait trop bien, que nous n'entendions parler de quelque insurrection dans laquelle le pouvoir reconnu est presque toujours battu.

Dès que le canal sera construit et mis en opération, il faudra de toute nécessité mettre ordre à un aussi désastreux état de choses. Nous avons la parfaite confiance que l'administration se rend exactement compte du rôle qu'elle a à jouer dans ces régions lointaines, et qu'elle sera prête à y rétablir l'ordre aussitôt qu'il sera troublé. Il y va de la sécurité du commerce dans les deux mondes.

Il s'offre là, à l'Union, une magnifique occasion de conquérir l'estime et l'admiration de toutes les puissances commerciales.

Nous espérons bien qu'elle saura en profiter. Nous n'oublierons jamais ce mot prononcé un jour par McKinley, durant une de ses excursions dans l'ouest : "We are a good consciencious People".

L'honnêteté est, après tout, la meilleure de toutes les politiques.

LES PROGRES

— DANS —

L'EXTREME - SUD.

Nous sommes fiers à juste titre, des progrès qui s'accomplissent tous les jours, non seulement au sein de notre population, mais aussi dans nos industries Louisianaises et Néo-Orléanaises ; et nous aurions tort d'oublier ceux qui l'opèrent autour de nous, dans les Etats voisins, dans l'Alabama, par exemple.

Là, les améliorations sont nombreuses et rapides. C'est surtout dans l'industrie du fer que la production devient à chaque instant, plus abondante. Les hauts fourneaux, s'y multiplient et sont aussi remarquables par leur qualité que par leur bon marché. On sait que trois éléments sont nécessaires à la production du fer : le combustible, la chaux et le minerai de fer. Par un bonheur extrêmement rare, ces trois éléments se trouvent groupés l'un près de l'autre et leur mise en œuvre n'exige aucun frais de transport. C'est à cette circonstance exceptionnelle que les fers de l'Alabama doivent leurs qualités supérieures et leur infériorité de prix sur le marché.

Une seule chose fait un peu défaut chez nos voisins, le combustible ; mais la découverte de puits d'huile dans nos contrées va y obvier bientôt. Depuis quelque temps, on y fabrique aussi l'acier et l'on n'a qu'à se flatter dans cet Etat, du succès des nouvelles opérations.

Nous en dirons autant des travaux qui se poursuivent dans le sud-ouest de la Louisiane. Nous parlions récemment des villes et des bourgs qui se sont fondés depuis quelques années dans cette région, notamment de Gueydan qui ne date, pour ainsi dire, que d'hier et qui prend déjà les allures d'un grand centre de population.

C'est ainsi que nous voyons s'y créer des travaux d'eau considérables, des Waterworks que lui envient bien des cités déjà anciennes.

Nous l'avons déjà dit, nous le répétons encore, ce coin de notre Louisiane est appelé à étonner tout le Sud et une grande partie du Nord par ses prodigieux progrès.

Retour du Président.

Presse Associée—

Washington, 27 juin—Le président Roosevelt et ses compagnons de voyage sont arrivés à Washington par train spécial sur la ligne de Pennsylvanie, à 10:55 ce matin.

—:o:—

LA LOUISIANE

—A—

L'Exposition de St-Louis.

Nous avons déjà annoncé avec une vive satisfaction, avec un certain sentiment de fierté même, l'adoption par notre Législature d'une allocation de $100,000 pour fournir à la Louisiane les moyens de figurer dignement à l'Exposition de St-Louis.

Certes, étant données nos ressources, la somme parait considérable ; mais il ne faut pas oublier que c'est ici même, sur la Place Jackson, dans la salle occupée par la Cour Suprême, qu'a été consommé en 1803, le grand acte qui a transformé l'Union naissante en un des plus vastes Etats du monde moderne.

Bon nombre d'esprits sensés et d'ardents patriotes en sont encore à se demander pourquoi le centenaire, glorieux entre tous, de l'achat de Louisiane ne se célèbre pas parmi nous dans le fameux "Cabildo" où a été signé l'acte de cession. C'est pour des raisons économiques que nous devons respecter, que la fête a lieu à St Louis, dans le Missouri, qui faisait alors partie du territoire cédé. Soumettons-nous et acceptons franchement ce que nous devons appeler un fait accompli, et ne négligeons rien pour tirer le meilleur parti possible de la situation inférieure qui nous est faite et du rôle secondaire qu'il nous reste à jouer dans cet événement, unique dans l'histoire.

Il y a d'immenses intérêts en jeu dans cette exposition.

Il s'agit de savoir si la marche du progrès qui, après s'être dirigée à l'Est, à l'Ouest, et de l'Ouest vers le Sud, va rebrousser chemin et remonter le Mississipi jusqu'aux Etats du Nord et du centre de l'Union.

On a beau retourner dans tous les sens cette question de l'Exposition de St-Louis, on ne trouve pas d'autre explication à ce qui se passe actuellement le long du cours supérieur du Mississipi.

Il est de notre devoir de résister à ce mouvement de retour, et nous ne le pouvons qu'en déployant à l'exhibition de St Louis toutes les ressources agricoles et industrielles dont nous disposons.

Nous avons voté la somme indispensable dans ce but ; voilà qui est bien ; mais il faut maintenant prendre toutes les mesures nécessaires pour en faire le meilleur emploi possible. Nous n'avons, pour arriver, plus un instant à perdre. La moindre négligence, et le moindre retard nous seraient fatals. A l'œuvre donc!

Faisons appel à tous nos capitalistes, à nos industriels, à nos agriculteurs ; nommons des comités chargés de parcourir nos campagnes, nos centres industriels et d'y recueiller les produits les plus précieux de nos fabriques et de nos plantations, et préparons ainsi une exhibition qui fasse pâlir toutes celles des Etats qui nous font concurrence. Nous le pouvons, si nous le voulons ; ce ne sont pas les ressources qui nous manquent. En avant donc, et n'oublions jamais que rien n'est fait, tant qu'il reste quelque chose à faire. C'est là le secret de la réussite en toute chose.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

MALABARI.

Il vit dans l'Inde un grand poète qui est aussi un grand homme, Behramji Malabari. On a signalé cet hiver la fondation de la revue "East and West", qu'il dirige. Mais aujourd'hui, une étude considérable de M. E. Tissot, publiée par la "Bibliothèque universelle", nous donne une idée plus précise du poète hindou.

Il naquit de race parsie, mais fils d'un pauvre petit commis, cadet, malade et faible, dont la femme était traitée en Cendrillon par des belles-sœurs et des tantes. Elle s'enfuit un beau soir avec son enfant, cachée sous trois bottes de foin. En pleine campagne, à minuit, elle rencontra des voleurs. Elle sauva sa vie en leur préparant un pudding au riz, et ils l'accompagnèrent jusqu'à Surate.

Elle frappa à la porte d'un vieil oncle droguiste, riche et deux fois veuf, qui la recueillit avec plaisir et, par la suite, l'épousa. Pendant ce temps, l'enfant grandissait, allait à l'école et y recevait maintes taloches. Un jour, son maître, pour venir à bout de ce gamin nerveux, l'agenouilla sur des cailloux, lui mit une pierre sur le dos et s'assit dessus. A cette excellente pédagogie, Behram résista avec des cris affreux, tels que sa mère et sa grand'mère accoururent et se jetèrent sur le professeur, les ongles en avant. Elles emmenèrent l'enfant. Mais, le soir même il tomba entre les mains de Sitla Mata, qui est la déesse de la petite vérole. Il guérit, changea plusieurs fois d'école et polissonna beaucoup. Il apprit même à se servir du "fluide magique". C'est un fluide qui fait venir dans votre poche les objets qui appartiennent à autrui.

Coup sur coup, sa mère mourut et son beau-père fut ruiné. La mort de sa mère modifia brusquement son caractère. Il travaille avec acharnement. Le voilà étudiant à Bombay. Il s'efforce péniblement à son examen, où l'attardent les mathématiques rebelles. Surtout il est poète. N'est-ce pas d'un poète ce mariage qu'il fait, épousant une petite voisine pour ses beaux yeux. A eux deux, ils n'ont pas quarante ans, et pas une roupie. Il compose deux volumes de vers, dont il corrige les épreuves en berçant son premier né. Et ces vers marquent déjà le caractère de sa vie: "La vie est semblable à une mer morte, à un océan sans brise, sur lequel les voiles tombent sans pouvoir se gonfler.... Seule, "la pure gloire que confèrent les bonnes actions peut dégager et sauver la part immortelle.... O mon esprit, au travail, au travail! mets ton activité au service de la charité !"

Le voilà donc au travail : journaliste d'abord, fondant le "Spectateur hindou", journal composé de quatre jeunes gens ; il n'y avait pas d'abonnés. Mais quelles belles et ardentes causeries entre les quatre rédacteurs, dans le cabinet directorial où ils suçaient des corbeilles de pamplemousses ! Le voilà reporter, voyageant, reprenant enfin le "Spectateur hindou", qui est devenu un des grands journaux de l'Inde. La doctrine Malabari, on le sait, est de réveiller l'Orient par l'Occident, en même temps qu'il révèle le premier au second. C'est là le plan de "East and West". C'est celui qu'il poursuivait, jeune homme, dans ses articles politiques, ou quand il traduisait pour ses compatriotes les ouvrages de Max Müller.

Mais la caractéristique du poète, c'est avant tout l'ardeur de sa charité. Il est premièrement homme d'action. "Motion is the poetry of life", a-t-il écrit. Et ailleurs, il dit qu'il ne peut voir une douleur humaine sans la partager aussitôt. Aussi s'est-il voué à guérir la plus cruelle plaie de l'Inde, la condition des femmes. Il y a en partie réussi. Il a pu dire à bon droit en parlant d'actes de charité : "Tout ce que je vous recommande de faire, je l'ai fait avant vous ; mes paroles ne sont que l'écho de mes actions." Dans le recueillement d'une traversée, Malabari a écrit sous le titre biblique de l'"Homme et le Monde" des pages qui sont comme le testament de sa pensée et on se révèle toute l'exaltation de sa charité. "Nuit et jour, dit-il dans " la Vie sans sommeil", nuit et jour, les plaintes de ces infortunés me poursuivent. Leurs revendications sollicitent sans cesse ma pensée ; pas une minute leur souvenir ne s'efface de ma mémoire, j'en viens à ne plus oser sourire tant que ma charité ne sera point parvenue à soulager les malheurs de ces déshérités. C'est comme si une dalle de pierre glacée m'écrasait la poitrine. En songeant à l'immensité de la souffrance humaine, mon âme s'épouvante ! ....Telles sont, ami inconnu qui lis ces vers, les pensées de douleur qui me poursuivent, lorsque, étendu sur ma couche, je me tourne et me retourne en proie à l'insomnie sans trêve...."—B.

ANECDOTES.

Pourquoi appelle-t-on verre d'eau le verre auquel recourt l'orateur embarrassé et qui ne contient qu'exceptionnellement de l'eau ?

Chaque orateur a ses préférences, son goût, ses manies. Celui-ci boit du sirop de gomme, celui-là de l'orgeat, cet autre de l'eau de seltz, cet autre encore du madère. Mgr Freppel buvait de la bière, M. Clemenceau du Marsala. Pouyer-Quertier, lui, consommait une demi bouteille, de Bordeaux à la moindre intervention à la tribune. M. le comte de Mun ne boit que de l'eau pure.

Un député bien connu et qui prononça un jour un discours sur l'alcoolisme débuta en ces termes : " L'alcool même parfaitement rectifié est un poison et tous ceux qui en prennent diminuent, à chaque verre qu'ils consomment le nombre de jours qu'il leur reste à vivre ". L'orateur avait à peine achevé cette phrase qu'il éprouva le besoin d'humecter ses lèvres. Voyant que le verre d'eau ne lui avait pas encore été apporté, il interpella le garçon chargé de ce service par ces mots que seuls les sténographes entendirent : " Un grog bien chaud avec beaucoup de cognac ".

M. Thiers, lui, se faisait apporter à la tribune deux verres : l'un contenait du café et l'autre de l'eau ; il buvait alternativement dans l'un et l'autre verre, mais, détail qu'on ignore, M. Thiers ne buvait que du café qui avait été fait spécialement pour lui, chez lui, et qui était apporté à la Chambre par son fidèle secrétaire. M. Thiers, probablement, craignait le mauvais café.

Un garçon de bureau, toujours le même, est chargé du service du verre d'eau. Son laboratoire, dissimulé dans un coin de la salle, contient, en guise de tableau, une affiche sur laquelle, en face du nom des principaux orateurs, figure le genre de boisson qu'il faut servir.

Le verre inspirateur n'empêche pas les lapsus. La Chambre de Députés en France les souligne sans courtoisie, par des éclats de rire prolongés :

En 1848, dans je ne sais plus quelle commission, un député qui s'appelait M. Corne, soutint une thèse qui fit quelque bruit. Le débat vient en séance, on discute et enfin on va voter. A ce moment un député demande la parole pour expliquer son vote. Il voulait simplement dire pour quels motifs il s'était rangé à l'opinion de son ami Corne. Il débute ainsi : "J'approuve le parti qu'a pris Corne." Immédiatement un éclat de rire général retentit et jamais il ne put aller plus loin. Le lendemain, un journal rendant compte de la séance, disait :

" M. Corne, lui, a abordé la question de front."

Quel est l'orateur, même de talent, qui n'a pas à son actif une expression malencontreuse ?

C'est M. Tirard, ministre des finances, qui s'écrie : "Allez vous étayer une réforme sur la désorganisation du marché financier?" C'est M. Fabérot qui dit à ses collègnes : " Vous l'auriez votée (la journée de travail de huit heures) si la proposition venait de vous messieurs du centre, qui naviguez comme des papillons dans les idées politiques."

Le général Farre, ministre de la guerre, accusé de n'avoir pas su assurer, pendant l'expédition de Tunisie, une distribution régulière de pain aux soldats, s'écrie : "La marche de chaque brigade était suivie d'un four."

Voulez vous quelques autres échantillons de phrases malheureuses ? Ecoutez celles-ci.

M. Rouher.—"J'ai vu des influences républicaines se croiser les bras."

M. Pierre Legrand, ministre.—"Les ouvrières en chemises ont toutes les sympathies du ministre."

M. Hérisson. — "Messieurs, mon nom signifie conciliation."

M. Jules Simon.—"Il est certain, messieurs, que j'entends des bruits de derrière."

M. Francis Laur.—"La France va être inondée de tonneaux vides de pétrole."

Un député ami de l'agriculture n'a-t-il pas dit un jour : "Messieurs, protéger le porc, c'est nous protéger nous-mêmes."

AMUSEMENTS.

WEST END.

Les Elks.

Les Elks attirent toujours la foule au West End. Ils y ont apporté d'excellentes scènes, qui sont bruyamment applaudies par le public—Gaston et Alphonse par exemple, et le chœur indien tiré du Burgomaster.

Les Petits Soldats de Plomb sont toujours accueillis par les bravos et Miss Leah Russell reste encore aujourd'hui ce qu'elle a été dès sa première apparition, l'étoile du West End.

Quant aux exécutions de l'orchestre Brooké, elles sont plus brillantes que jamais.

Orpheum Athletic Park.

La troupe lyrique de Boston achève en ce moment d'une très brillante façon sa saison d'opéra au Parc Athlétique. Elle a choisi comme pièce d'adieu "Faust," de Gounod. Bien lui en a pris, car elle vient d'y remporter un succès complet.

Miss Bertha Davis a déployé de rares qualités dans le rôle de Marguerite et s'est fait chaleureusement applaudir.

Mme Veron nous a donné un excellent Mephistophélès et Miss Leckley s'est montrée charmante dans le rôle de Siebel.

Demain, débuts de la troupe Olympia et première de Saïd Pacha, un des opéras comiques les plus attrayants de la nouvelle école.

L'ESPRIT DES AUTRES

Chez la comtesse.

Berlureau félicite Boirot de sa mine élégante :

—Cristi ! quel chic ! Habit cravate blanche.... sauf tes bottines qui ne sont pas de la première jeunesse....

—Que veux-tu mon cher... les "neuves" sont usées !

Toujours "l'Affaire" !

—En somme, les Humbert ont passé leur vie à jeter de la poudre aux yeux.

—Ils s'en étaient tout de même réservé un peu.

—???

—Oui, la poudre d'escampette.

Vente des bijoux de Mme Humbert.

Presse Associée.

New York, 27 juin—Peu de personnes assistaient, télégraphie le correspondant du "Herald" à Paris à la vente de bijoux appartenant à Mme Humbert.

Chaque article passait de main en main et était examiné avec un verre grossissant.

Le prix le plus élevé a été payé pour une épingle de cravate, qui a rapporté $4,500. Le montant total réalisé est de $24,600.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 ...Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger,

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 100 Commencé le 1er mars 1902

LA GRIFFE D'ÓR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Maldague.

TROISIEME PARTIE.

L'ACCUSEE.

IX

Suite.

" A votre point de vue, évidemment, vous n'auriez pas tort.

" Je ne suis point cependant une créature insensible.

" J'admets que j'ai aimé ma fille, que je n'ai point en effet connue, en imagination surtout.

" J'admets et je constate, si toutefois il s'agit de l'enfant que je cherche, que la voix du sang n'a pas jeté chez moi le cri qu'elle eût jeté peut être chez une autre.... quoi qu'on prétende qu'elle ne se manifeste guère que dans les romans.

" Mon excuse est justement dans ceci : que je n'ai jamais autrement, que par la pensée, embrassé ma fille.

" Mon premier mouvement, dès que M. Truchon eut prononcé le nom de ses concierges, fut de descendre à la loge pour m'assurer de leur identité.

" Je m'arrêtai dans l'escalier.

" Je voulais réfléchir.

" Je sentais qu'aller appréhender ces gens, sans rien savoir, en somme, sans m'être rendu compte s'ils avaient seulement une accointance avec les concierges du château de la Beauce où fut placée ma fille serait absurde.

" Je sentais enfin le besoin de réfléchir avant d'obtenir d'eux, qui s'y sont probablement attachés, une restitution, si je puis m'exprimer ainsi, qu'à présent ils ne voudraient plus faire.

—Vous ne vous trompez pas, prononça le comte, ils prétendent garder celle qu'ils ont élevée comme si elle eût été à eux.

Madame de Tillière bondit.

—Vous savez cela ?

—Je sais cela.

—Alors, cette Mireille serait bien ma fille ?

—Elle est votre fille.

—Et vous êtes au courant depuis....

—Depuis que j'habite ici.

—Vous ne m'avez rien dit ?

—J'attendais....

—Vous attendiez quoi ?

L'occasion, encore une fois, qui vous mettrait en présence... Elle a surgi ; bien mieux, je répète ma rengaine : Depuis plusieurs heures vous êtes sur la voie, et vous demeurez assez maîtresse de vos impressions pour réfléchir, pour attendre....

"C'est dans votre esprit, en effet, une lutte : vous vous demandez à présent comment vous allez vous y prendre pour mener à bien votre machination.

—Ma machination !

—Oui, qui consiste à faire passer pour ma petite-fille celle dont vous avez accueilli la naissance, en refusant de la voir, par cette phrase :

—Je ne connais seulement pas le nom de son père !

Mireille Jourdain, vicomtesse de Tillière, voulut parler.

Sa bouche s'ouvrit et resta muette.

Elle devenait très pâle.

Il lui semblait qu'elle allait se trouver mal.

Elle le recevait le coup, le terrible coup, qui tuait ses absurdes espérances.

Ses yeux seuls demeuraient vivants, fixés sur cet homme qui depuis trois ans la courbait sans le paraître aux yeux des étrangers, sous une domination que rien n'apitoyait.

Lui, glacial, avec deux prunelles qui la fouillaient, la scrutaient, reprit :

— Vous n'avez donc jamais pensé, que s'il n'est pas de justice humaine, il s'en rencontre une, quelquefois, que d'aucuns appellent la justice de Dieu, à laquelle on n'échappe point.

"Vous n'avez donc pas réfléchi aux registres sur lesquels madame Testin....

La belle-fille eut un mouvement faible des mains, qui rendit plus fulgurantes le prunelles du beau-père.

—Ce nom vous apprend que je sais tout....n'est ce pas ?..... misérable !

Elle essuya, d'un mouvement machinal, la meiteur froide de son front, et, prenant parmi un tas de breloques en or, passées à la chaîne ancienne qui lui pendait au cou, un mignon flacon de sels, elle le porta à ses narines.

Cela la ranima, sans lui donner la force de lui répondre.

—J'ai hésité, continua le comte, et j'étais même résolu, à vous laisser aller jusqu'au bout, dans votre œuvre stupide et criminelle.

"Je dis stupide, parce que, si étroit que soit le cerveau d'une femme, il ne l'est pas assez généralement, à moins qu'elle ne soit idiote, pour l'empêcher de distinguer ce qui crève les yeux.

"Je dis criminelle, parce que, une substitution du genre de celle que vous projetiez, est passible d'une peine sévère.

"J'étais donc résolu, pour un moment, à vous laisser vous empêtrer assez, avec les hommes d'affaires véreux, que vous n'auriez pas manqué de mettre en mouvement, pour pouvoir vous amener devant le tribunaux.

"J'ai réfléchi.

"Vous vous appelez la vicomtesse de Tillière.

"Fussiez vous remariée, l'affaire ne roulerait que sur mon nom, que je ne veux pas flétrir.

"Si j'éclate aujourd'hui, si je préviens votre action, je le dis pour la troisième fois, criminelle, c'est dans une espèce aussi, de pitié pour vous-même, pour votre inconscience, pour votre bêtise !

"En essayant de réunir en un seul, sans y parvenir d'ailleurs, les fils de la trame que vous avez voulu ourdir, je ne puis que penser ceci : c'est que vous êtes une pauvre folle, et que si les fous sont des gens dangereux, contre lesquels il faut se garer, il est permis de les plaindre.

Madame de Tillière fit un geste que son interlocuteur pouvait prendre pour un geste de protestation.

—Ne vous défendez point, fit-il, il y va de votre intérêt.

"Laissez parler cette pitié laissez-moi penser que j'ai affaire à une irresponsable.

"Cela vaut mieux pour vous, je vous assure.

"Je devrais purement et simplement vous dire : votre infamie me dégage du serment que m'a arraché un mourant ; je ne me crois plus tenu à rien envers vous....Je ne vous connais plus, je vous chasse !.

Elle ébauchait un autre geste.

Elle ouvrait la bouche.

Le comte l'arrêta.

—Je pourrais vous dire : ni rentes, ni dot ! je pourrais vous laisser manger, et cela irait rapidement, votre maison d'Asnières....

"En dehors de ce sentiment qui s'appelle pitié, et au-dessus de ce sentiment même, toujours la raison qui me pousse à remplir mes engagements.

"Vous portez mon nom.

" Quand vous sortirez de la mairie, vous viendrez ici avec votre mari....J'y aurai donné rendez-vous à mon notaire, qui dressera le contrat que vous désirerez l'un et l'autre....ou simplement je vous remettrai les fonds.

"Je n'aurais pas besoin de vous expliquer à nouveau pourquoi, au contraire des habitudes qui font loi, je ne promettrais pas de lui verser les fonds avant le mariage, je le répéterai cependant une dernière fois :

"Je ne veux rien qui m'engage, cet engagement dût-il tomber de lui-même, si la promesse n'a pas été exécutée qui l'avait suscité.

"Votre futur époux se fiera à ma parole d'honneur, jusqu'à ce que je lui remette, en titres sûrs, en valeur sur la Banque de France, les cinq cent mille francs avec lesquels vous l'achèterez...

Ce discours relativement long, devait permettre à Mireille Jourdain, de reprendre tout son aplomb.

Elle interrompit.

—Pardon, monsieur, peut être me laisserez vous à présent, placer quelques paroles.

"Pour la dernière fois aussi, je vais vous renouveler l'objection que peut me faire un épouseur.

"Votre beau-père s'engage à verser votre dot au sortir de la mairie....tiendra-t-il son engagement ?

—Je vous répondrai ce que je vous ai déjà répondu :

"La parole d'un comte de Tillière vaut plus que tous les contrats du monde.

" Ce pauvre Morissot, dont vous ne voulez plus, fort heureusement pour lui, acceptait telles quelles, les conditions.

— Mais celui-là, était féru d'amour.

—Vous tâcherez que l'autre le soit.

—Monsieur, vous risquez fort de ne pas vous débarrasser de moi.

—Tant pis pour vous !....Je